L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE D'ESPARBES.

NOUVELLE-ORLÉANS,
DIMANCHE MATIN, 25 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II

PAR

DANIEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

TROISIÈME PARTIE.

EN FLANDRE.

— 1578. —

V.

LE BAL.

A huit heures du soir, au moment où tout le monde sortait du théâtre du Bœuf-Gras, soigneusement bloqué jusqu'aux yeux dans un manteau que la chaleur fût excessive, il y avait du côté de la place, et se perdit à l'horizon.

Au même instant, une fenêtre du troisième étage se fermait doucement, et trois hommes sortaient par la porte de l'escalier du logis, un homme également couvert d'un manteau.

Comme la distance jusqu'à la place était de quelque de ce côté, il se trouva que ce dernier, un serviteur de Martin et un autre, qui n'y fut rendu, et l'attendit en obscurité.

Celui qui était sorti par la porte s'était débouché sur la place, et des fait à distance convenable, l'autre le suivit.

La place et de toutes parts débouchaient à croisement de joyeuses bandes, pousssant des cris aigus et stridents, stigmates de folie et scorbut qui avait l'Hôtel-de-Ville, dont la façade était bien illuminée qu'on aurait dit un immense rideau de feu.

Au milieu de cette confusion, il était facile de suivre un homme sans être aperçu. Ainsi put le faire de près l'homme qui suivait un autre.

Celui qui était suivi s'arrêta à un coin de la place, près d'un autre homme qui était attendre, et celui qui le suivait se cacha derrière un carrosse qui stationnait.

— Je vous avez reçu ma lettre, dit à l'autre celui qui venait d'arriver, don Juan, et me voici.

— Vous tout disposé?

— Oui.

— Vos hommes sont braves!

— Comme des démons.

— Bien! alors, je vais chercher cette fille! vous prêtera qu'elle est riche et

— Tenez-vous sur vos gardes, car vos ennemis pourraient bien faire que vous serviez pas à mon gré.

— Soyez sans crainte, capitaine; de ce qui de mes service, et vous savez que je suis esclave de mon honneur.

— Il est resté, mots avoir le temps de regarder.

— Regardez-moi donc.

Le nouveau venu appelé don Juan se glissa dans le palais de dona Maria, qui le portier eut l'air de l'apercevoir, et vit au travers de la cour, et revint, une heure après, avec un petit page qui avait un masque sur son visage.

— Voici, dit-il au page, voici l'homme que vous avez reçu ce matin.

— Le serviteur pour cette nuit, n'est-il pas?

— Oui.

— Vous lui que tout son rôle se borne à

— Oui.

— Vous avez entendu, Osorio!

— Oui-dire!

— Vous vous souvenez à diriger à ce qu'on ne nous voie pas en

— Bien.

— Allez, le bal doit être commencé.

— Allez, Martin, dit le page en se levant sur la pointe des pieds pour atteindre à l'oreille de l'aventurier, qu'il effleura de ses lèvres. Plus d'achemin vers l'Hôtel-de-Ville.

Martin et Martin se séparèrent. Le premier prit la même route que Juana. Il demeura derrière le carrosse n'avait pas cessé de suivre les mouvements de ces trois hommes, et il suivit l'inconnu.

Ce dernier prit un billet à la porte de l'Hôtel-de-Ville et entra; Osorio laissa son manteau au dépôt des armes et parut en costume militaire, sans masque et avec un petit sa dague; l'homme qui le suivait passa au milieu d'une troupe de masques, de dos son manteau, remit son billet et entra à son tour; mais il portait un costume noble, il était rouge des pieds à la tête, et ne comprit pas pour représenter un diable bourreau, il ne lui manquait que l'image de justice. Son costume était un costume d'amant, mais enfin c'est un costume.

Néanmoins, ce costume lui pendait comme un serviteur; Martin se sentait gêné dans son costume de cette sorte, et il se trouvait que ce serait un serviteur de Martin, et qu'il avait là un mystère qui était très-obscur, puisque l'aventurier se trouvait ainsi.

Ainsi se décida-t-il à suivre Juana, qui, du reste, le jeune d'Arjamon devant aller jusqu'à la sortie de ce labyrinthe.

La municipalité avait déployé tout le luxe dont peut disposer une ville Rinaldo. Tapis et tapisseries partout, lustres, candélabres, bougies, devises allégoriques, mystérieuses.

Dans la grande salle des concerts, on avait construit un théâtre et l'on avait deux estrades, dont une pour dona Maria d'Autriche que la foule anxieuse attendait impatiemment. On craignait que le héros de la fête, ne fût empêché de venir? on parlait de maladie; on disait que la nouvelle inquiétante parvenue à Madrid, et que le prince ne venait pas, c'était le bruit de la mort du bâtard de la vérité, et le renversement du plus d'un projet.

Le prince faisait que chacun souffrait de l'absence du grand capitaine, et quand enfin, sur les dix heures, il arriva accompagné de Alexandre Farnèse et du comte de Egmont, un murmure de salve de bienvenue fut un témoignage de la joie du peuple qui avait vu le moment où la fête allait partir.

Le duc d'Autriche était un jeune homme de trente-trois ans; l'habitude des armes et du commandement, l'influence de sa haute impériale lui donnaient un air grave n'atténuait à la gravité et à la noblesse. Il était de taille suffisante; son cou était doux et mélancolique; les cheveux blonds, coupés court, formaient un cercle un peu saillant sur son front large et dépouillé; ses yeux bleus, d'une majestueux, brillaient sous les des sourcils; il avait les pommettes un peu saillantes, le nez droit et un peu déjeuné à la naissance, la barbe épaisse, coupée courte et finissant en pointe à deux doigts du menton. Il ressemble de son Jean, mais il n'avait pas ce qu'on appelle un joli gar. Il avait d'ailleurs un être sympathique. La rigueur naturelle s'unissait à la douceur pour donner au regard du prince l'expression d'une souffrance contenue et cachée, marquée sur le coin de la bouche.

Son costume, en harmonie avec la grâce de son visage, était sévère: il consistait en un pourpoint de velours noir, sur lequel s'détachait le ceinturon blanc de cuir, des chausses de drap écarlate, un bonnet de velours noir sans aigrette, et dont le rebord était maintenu à gauche, par une boucle en diamants; un baudrier en or à laquelle est suspendu l'ordre de la Toison, et des cordonnets de brocart, brodés en perles, sont les uniques objets de luxe qu'il avait sur lui.

Alexandre Farnèse, son cousin, paraissait du même âge; il portait un costume à peu ressemblable, il était également de la Toison-d'Or, et sur son visage grave et réfléchi, on voyait le désir de trouver au milieu de cette brillante fête.

Son regard, toujours fixe et énergique, se fixait plus ce soir-là, comme si, au milieu de ses bien-aimés, il eut aperçu d'une armée destinée à entrer en campagne.

Le prince, homme pressentait son avenir: il avait deviné le terrible malade de son cousin, et, versé dans les ténébreuses intrigues des courtisans de l'époque, il ne soupçonnait la nature de cette maladie de l'Autrichien; il savait que la carrière de chef-d'état était semée d'obstacles, et, toujours noble, toujours de foule l'irritait où l'on ne voyait pas de masques, dont quelques-uns pouvaient recouvrir le visage d'un assassin.

Le jeune homme prit le bras de don Juan, son regard scrute et inquiéteur fixait sur les yeux de chaque masque qui passait près d'eux.

Enfin Ernesto, comte de Mansfeld, n'avait pas des idées plus gaies; en sa qualité d'ami de don Juan, il le suivait au loin à distance, toujours prêt à frapper de son poignard le premier masque assez adroit qui s'approcherait trop près de prince.

Ce vaillant soldat frisait la soixantaine, son visage était gai, poétique; son regard, quoique ardent, ne manquait pas de douceur; sa barbe blanche, ses cheveux gris lui donnaient un air d'autorité; il portait également la Toison-d'Or, sur un costume sévère.

Don Juan et le prince de Parme sortaient vers une heure du matin.

Le comte de Mansfeld monta un pre-fond étalon, et les deux aventuriers, qui les suivaient, prirent chacun l'un d'une porte de voiture qui leur était fermée à l'aide du bonnetier gagné.

Dans une étude de voit de plus de mille, la foule les masques se jouaient autour de la Parque et l'immortalité la vieux comte de Mansfeld qui, quelque temps auparavant, s'était sauvé pour prendre d'assaut la foule anxieuse et impatiemment. On craignait que le héros de la fête, ne fut empêché de venir? on parlait de maladie; on disait que la nouvelle inquiétante parvenue à Madrid, et que le prince ne venait pas, c'était le bruit de la mort du bâtard de la vérité, et le renversement du plus d'un projet.

Le prince faisait que chacun souffrait de l'absence du grand capitaine, et quand enfin, sur les dix heures, il arriva accompagné de Alexandre Farnèse et du comte de Egmont, un murmure de salve de bienvenue fut un témoignage de la joie du peuple qui avait vu le moment où la fête allait partir.

Le duc d'Autriche était un jeune homme de trente-trois ans; l'habitude des armes et du commandement, l'influence de sa haute impériale lui donnaient un air grave n'atténuait à la gravité et à la noblesse. Il était de taille suffisante; son cou était doux et mélancolique; les cheveux blonds, coupés court, formaient un cercle un peu saillant sur son front large et dépouillé; ses yeux bleus, d'une majestueux, brillaient sous les des sourcils; il avait les pommettes un peu saillantes, le nez droit et un peu déjeuné à la naissance, la barbe épaisse, coupée courte et finissant en pointe à deux doigts du menton. Il ressemble de son Jean, mais il n'avait pas ce qu'on appelle un joli gar. Il avait d'ailleurs un être sympathique. La rigueur naturelle s'unissait à la douceur pour donner au regard du prince l'expression d'une souffrance contenue et cachée, marquée sur le coin de la bouche.

Son costume, en harmonie avec la grâce de son visage, était sévère: il consistait en un pourpoint de velours noir, sur lequel s'détachait le ceinturon blanc de cuir, des chausses de drap écarlate, un bonnet de velours noir sans aigrette, et dont le rebord était maintenu à gauche, par une boucle en diamants; un baudrier en or à laquelle est suspendu l'ordre de la Toison, et des cordonnets de brocart, brodés en perles, sont les uniques objets de luxe qu'il avait sur lui.

Alexandre Farnèse, son cousin, paraissait du même âge; il portait un costume à peu ressemblable, il était également de la Toison-d'Or, et sur son visage grave et réfléchi, on voyait le désir de trouver au milieu de cette brillante fête.

Son regard, toujours fixe et énergique, se fixait plus ce soir-là, comme si, au milieu de ses bien-aimés, il eut aperçu d'une armée destinée à entrer en campagne.

Le prince, homme pressentait son avenir: il avait deviné le terrible malade de son cousin, et, versé dans les ténébreuses intrigues des courtisans de l'époque, il ne soupçonnait la nature de cette maladie de l'Autrichien; il savait que la carrière de chef-d'état était semée d'obstacles, et, toujours noble, toujours de foule l'irritait où l'on ne voyait pas de masques, dont quelques-uns pouvaient recouvrir le visage d'un assassin.

Le jeune homme prit le bras de don Juan, son regard scrute et inquiéteur fixait sur les yeux de chaque masque qui passait près d'eux.

Enfin Ernesto, comte de Mansfeld, n'avait pas des idées plus gaies; en sa qualité d'ami de don Juan, il le suivait au loin à distance, toujours prêt à frapper de son poignard le premier masque assez adroit qui s'approcherait trop près du prince.

Ce vaillant soldat frisait la soixantaine, son visage était gai, poétique; son regard, quoique ardent, ne manquait pas de douceur; sa barbe blanche, ses cheveux gris lui donnaient un air d'autorité; il portait également la Toison-d'Or, sur un costume sévère.

Don Juan et le prince de Parme sortaient vers une heure du matin.

Le comte de Mansfeld monta un pre-fond étalon, et les deux aventuriers, qui les suivaient, prirent chacun l'un d'une porte de voiture qui leur était fermée à l'aide du bonnetier gagné.

Dans une étude de voit de plus de mille, la foule les masques se jouaient autour de la Parque et l'immortalité la vieux comte de Mansfeld qui, quelque temps auparavant, s'était sauvé pour prendre d'assaut la foule anxieuse et impatiemment. On craignait que le héros de la fête, ne fût